

Libretto

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'ENCHANTEUR
POURRISSANT

Libretto

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-396-3



Que deviendra mon cœur parmi ceux qui s'entr'aiment ? Il y eut jadis une demoiselle de grande beauté, fille d'un pauvre vavasseur. La demoiselle était en âge de se marier, mais elle disait à son père et à sa mère qu'ils ne la mariassent pas et qu'elle était décidée à ne jamais voir d'homme, car son cœur ne le pourrait souffrir ni endurer. Le père et la mère essayèrent de la faire revenir sur sa décision, mais ils ne le purent en aucune manière. Elle leur dit que, si on la forçait à voir un homme, elle en mourrait aussitôt ou irait hors de son sens ; et sa mère lui ayant demandé privément, comme mère, si elle voulait toujours d'homme s'abstenir, elle répondit que non et que même, si elle pouvait avoir compagnie d'un homme qu'elle ne vît point, elle l'aimerait extrêmement. Le vavasseur et sa femme, qui n'avaient pas d'autre enfant qu'elle, et qui l'aimaient comme on doit aimer son seul enfant, ne voulurent pas risquer de la perdre. Ils souffrirent et attendirent, espérant qu'elle changerait d'avis. Au bout de quelque temps, le père mourut et, après son trépas, la mère supplia sa fille de prendre un mari, mais celle-ci ne voulut rien entendre. Sur ces entrefaites, il arriva qu'un diable se présentât à la demoiselle en son lit, par la nuit obscure. Il commença à la prier tout doucement et lui promit qu'elle ne le verrait jamais. Et elle lui demanda qui il était :

– Je suis, fait-il, un homme venu d'une terre étrangère et,

de même que vous ne pourriez voir d'homme, je ne pourrais voir de femme avec laquelle je couchasse.

La demoiselle le tâta et sentit qu'il avait le corps très bien fait. Et elle l'aima extrêmement, accomplit sa volonté et cela tout cela à sa mère et à autrui.

Quand elle eut mené cette vie l'espace d'un mois, elle devint grosse, et lorsqu'elle enfanta, tout le peuple s'émerveilla parce que du père on ne savait rien et elle ne voulait pas le dire. Cet enfant fut un fils et eut nom Merlin. Et quand il eut douze ans il fut mené à Uter Pandragon.

Après que le duc de Tintaguel fut mort par la trahison d'Uter Pandragon et de Merlin pour Egerver, la duchesse qu'Uter Pandragon aimait, Merlin s'en alla dans les forêts profondes, obscures et anciennes. Il fut de la nature de son père, car il était décevant et déloyal et sut autant qu'un cœur pourrait savoir de perversité. Il y avait dans la contrée une demoiselle de très grande beauté qui s'appelait Viviane ou Éviène. Merlin commença à l'aimer, et très souvent il venait là où elle était, et par jour et par nuit. La demoiselle, qui était sage et courtoise, se défendit longtemps et un jour elle le conjura de lui dire qui il était et il dit la vérité. La demoiselle lui promit de faire tout ce qu'il lui plairait, s'il lui enseignait auparavant une partie de son sens et de sa science. Et lui, qui tant l'aimait que mortel cœur ainsi ne pourrait plus aimer, promit de lui apprendre tout ce qu'elle demanderait :

– Je veux, fit-elle, que vous m'enseigniez comment, en quelle manière et par quelles fortes paroles je pourrais fermer un lieu et enserrer qui je voudrais sans que nul ne pût entrer dans ce lieu ni en sortir. Et je veux aussi que vous m'enseigniez comment je pourrais faire dormir qui je voudrais.

– Pourquoi, fit Merlin, voulez-vous savoir tout cela ?

– Parce que, fit-elle, si mon père savait que vous eussiez couché avec moi il me tuerait sur l'heure et je serai certaine de lui quand je l'aurai fait dormir. Mais gardez-vous de me

tromper touchant ce que je vous demande, car sachez qu'en ce cas vous n'auriez jamais ni mon amour ni ma compagnie.

Merlin lui enseigne ce qu'elle demande et la demoiselle écrit les paroles qu'elle entend, dont elle se servait toutes les fois qu'il venait à elle. Et il s'endormait incontinent. De cette manière, elle le mena très longtemps et quand il la quittait, il pensait toujours avoir couché avec elle. Elle le décevait ainsi parce qu'il était mortel; mais s'il eût été en tout un diable, elle ne l'eût pu décevoir, car un diable ne peut dormir. À la fin elle sut par lui tant de merveilles qu'elle le fit entrer au tombeau, dans la forêt profonde, obscure et périlleuse. Et celle qui endormit si bien Merlin était la dame du lac où elle vivait. Elle en sortait quand elle voulait et y rentrait librement, joignant les pieds et se lançant dedans.

L'enchanteur était entré conscient dans la tombe et s'y était couché comme sont couchés les cadavres. La dame du lac avait laissé retomber la pierre, et voyant le sépulcre clos pour toujours, avait éclaté de rire. L'enchanteur mourut alors. Mais, comme il était immortel de nature et que sa mort provenait des incantations de la dame, l'âme de Merlin resta vivante en son cadavre. Dehors, assise sur la tombe, la dame du lac, que l'on appelle Viviane ou Éviène, riait, éveillant les échos de la forêt profonde et obscure. Lorsque sa joie fut calmée, la dame parla, se croyant seule :

« Il est mort le vieux fils du diable. J'ai enchanté l'enchanteur décevant et déloyal que protégeaient les serpents, les hydres, les crapauds, parce que je suis jeune et belle, parce que j'ai été décevante et déloyale, parce que je sais charmer les serpents, parce que les hydres et les crapauds m'aiment aussi. Je suis lasse d'un tel travail. Le printemps commence aujourd'hui, le bon printemps fleurissant que je déteste; mais il passera vite, ce printemps parfumé qui m'enchanté. Les buissons d'aubépine défleuriront. Je ne danserai plus, sinon la danse involontaire des petits flots à la fleur du lac. Mais, quel

malheur ! Aux retours inévitables du printemps, les buissons d'aubépine refleuriront. J'en serai quitte pour ne point sortir de mon beau palais plein de lueurs de gemmes, au fond du lac, pendant chaque printemps. Et quel malheur ! La danse involontaire des petits flots à fleur du lac est aussi une danse inévitable. J'ai enchanté le vieil enchanteur décevant et déloyal et voici que les printemps inévitables et la danse inévitable des petits flots me soumettront et m'enchanteront, moi, l'enchanteresse. Ainsi tout est juste dans l'univers : le vieil enchanteur décevant et déloyal est mort et quand je serai vieille, le printemps et la danse des petits flots me feront mourir. »

Or, l'enchanteur était étendu mort dans le sépulcre, mais son âme était vivante et la voix de son âme se fit entendre :

– Dame, pourquoi avez-vous fait cela ?

La dame tressaillit, car c'était bien la voix de l'enchanteur qui sortait de la tombe, mais inouïe. Comme elle ne savait pas, la dame crut qu'il n'était pas encore mort et frappant de sa main la pierre tiède sur laquelle elle était assise, elle s'écria :

– Merlin, ne bouge plus, tu es entré vivant dans le tombeau, mais tu vas mourir et déjà tu es enterré.

Merlin sourit en son âme et dit doucement :

– Je suis mort ! Va-t'en, à cette heure, car ton rôle est fini, tu as bien dansé.

À ce moment seulement, au son de la véritable voix inouïe de l'âme de l'enchanteur, la dame sentit la lassitude de la danse. Elle s'étira, puis essuya son front mouillé de sueur, et ce geste fit choir sur la tombe de l'enchanteur une couronne d'aubépine. De nouveau, la dame lasse éclata de rire et répondit ainsi aux paroles de Merlin :

– Je suis belle comme le jardin d'avril, comme la forêt de juin, comme le verger d'octobre, comme la plaine de janvier.

S'étant dévêtue alors la dame s'admira. Elle était comme le jardin d'avril, où poussent par places les toisons de persil et de fenouil, comme la forêt de juin, chevelue et lyrique,

comme le verger d'octobre, plein de fruits mûrs, ronds et appétissants, comme la plaine de janvier, blanche et froide.

L'enchanteur se taisant, la dame pensa :

« Il est mort. Je veillerai quelque temps sur cette tombe, puis je m'en irai dans mon beau palais plein de lueurs de gemmes, au fond du lac. »

Elle se vêtit, puis s'assit de nouveau sur la pierre du sépulcre et, la sentant froide, s'écria :

– Enchanteur, certainement tu es mort puisque la pierre de ta tombe l'atteste.

Elle eut la même joie que si elle avait touché le cadavre lui-même et ajouta :

– Tu es mort, la pierre l'atteste, ton cadavre est déjà glacé et bientôt tu pourriras.

Ensuite, assise sur la tombe, elle se tut, écoutant les rumeurs de la forêt profonde et obscure.

On entendait encore, parfois, au loin le son triste du cor de Gauvain, qui seul au monde avait pu savoir où était Merlin. Le chevalier aux Demoiselles avait tout deviné et, maintenant, s'en allait cornant pour susciter l'aventure. Or, le soleil se couchait et Gauvain au loin disparaissait avec lui. Gauvain et le soleil déclinaient à cause de la rotondité de la terre, le chevalier devant l'astre et tous deux confondus, tant ils étaient lointains et de pareille destinée.

La forêt était pleine de cris rauques, de froissements d'ailes et de chants. Des vols irréels passaient au-dessus de la tombe de l'enchanteur mort et qui se taisait. La dame du lac écoutait ces bruits, immobile et souriante. Près du tombeau, des couvées serpentes rampaient, des fées erraient çà et là avec des démons bicornus et des sorcières venimeuses.



LES SERPENTS

Nous avons sifflé le mieux que nous ayons pu et le sifflement, c'est le meilleur appel. Il n'a jamais répondu celui qui est de notre race, que nous aimons et qui ne peut pas mourir. Nous avons rampé et qui ne sait que ceux qui rampent entrent partout. Les plus étroites fentes sont pour ceux-là comme un portail, surtout si comme nous, ils sont souples, minces et glissants. Nous n'avons pu le retrouver celui qui est de notre race, que nous aimons et qui ne peut pas mourir.

LES TROUPES BISCORNUES

Oh ! les sottes saucisses qui se promènent, que dites-vous de la race de Merlin ? Il n'était pas tout à fait terrestre comme vous, avec qui il n'avait rien de commun. Son origine était céleste, puisque nous, les diables, nous venons du ciel.

LES SERPENTS

Sifflons, sifflons ! Nous n'avons pas à discuter avec vous, qui n'existez pas, les diables, mais en passant, nous vous disons volontiers que nous connaissons le paradis terrestre. Allons plus loin ; sifflons, sifflons !

LES CRAPAUDS

Que s'élève aussi notre appel mélancolique ! Car nous voulons retrouver Merlin nous aussi. Il nous aime et nous

l'aimons. Nous assistions à d'étranges cérémonies où nous jouions notre rôle. Sautons, cherchons. Merlin aimait ce qui est beau et c'est un goût périlleux. Mais nous ne saurions le lui reprocher : nous aimons, comme lui, la beauté.

LES DEUX DRUIDES

Nous le cherchons aussi, car il connaissait notre science. Il savait que pour conjurer la soif, il n'est rien de mieux que de garder dans la bouche une feuille de gui. Il portait la robe blanche comme nous, mais, à la vérité, la nôtre est rouge du sang d'humaines victimes et brûlée, par endroits. Il avait une harpe harmonieuse, que nous avons trouvée, les cordes rompues, sous un buisson d'aubépine, là-bas. Serait-il mort ? Nous avons des pouvoirs autrefois, lorsque, nombreux, nous étions réunis en collèges. Mais en ce temps, nous sommes presque toujours seuls. Que pouvons-nous faire d'autre que de très loin converser ? Car les vents nous obéissent encore et portent les sons de nos harpes. Mais Lugu nous protège, le dieu terrible : voici son corbeau qui vole en croassant et cherche comme nous cherchons.

Or, le crépuscule était venu dans la forêt profonde et plus obscure. Un corbeau croassant se posait, près de la dame immobile, sur la tombe de l'enchanteur.

LES DRUIDES

Il a disparu, le corbeau du dieu Lugu. Cherchons l'enchanteur. Si nous avons le temps, nous célébrerions, en strophes difficiles, son destin, aux échos de la forêt résonnante. Mais, puisque nous ne le trouvons pas, celui qui est vêtu d'une

tunique semblable à la nôtre, profitons de ce que nous sommes réunis pour nous parler à cœur ouvert.

LE CORBEAU

L'une est vive, l'autre est mort. Mon bec ne peut percer la pierre, mais tout de même je sens une bonne odeur de cadavre. Tant pis, tout sera pour les vers patients. Ils sont bien méchants ceux qui fabriquent des tombes. Ils nous privent de notre nourriture et les cadavres leur sont inutiles. Attendrai-je que celle-ci meure ? Non, j'aurais le temps de mourir moi-même de faim et ma couvée attend la becquée. Je sais où est Merlin, mais je n'en veux plus. Aux portes des villes meurent des enchanteurs que personne n'enterre. Leurs yeux sont bons, et je cherche aussi les cadavres des bons animaux ; mais le métier est difficile, car les vautours sont plus forts, les horribles qui ne rient jamais et qui sont si sots que je n'en ai jamais entendu un seul prononcer une parole. Tandis que nous, les bons vivants, que l'on nous capture, pourvu que l'on nous nourrisse bien, et nous apprenons volontiers à parler, même en latin.

Il s'envola en croassant.

LE PREMIER DRUIDE

Que fais-tu seul dans la montagne, à l'ombre des chênes sacrés ?

LE DEUXIÈME DRUIDE

Chaque nuit, j'aiguise ma faucille, et lorsque la lune lui ressemble, tournée vers la gauche, j'exécute ce qui est prescrit. Un roi vint, il y a peu de jours, me demander s'il pourrait épouser sa fille dont il était amoureux. Je me suis rendu en son palais pour voir pleurer la princesse, et j'ai dissipé les scrupules du vieux roi. Et toi-même, que fais-tu?

LE PREMIER DRUIDE

Je regarde la mer. J'apprends à redevenir poisson.

J'avais dans ma demeure quelques prêtresses. Je les ai chassées: quoique vierges, elles étaient blessées. Le sang des femmes corrompait l'air dans ma demeure.

LE DEUXIÈME DRUIDE

Tu es trop pur, tu mourras avant moi.

LE PREMIER DRUIDE

Tu n'en sais rien. Mais ne perdons point de temps. Les voleurs, les prêtresses ou même les poissons pourraient prendre notre place et que deviendrions-nous alors? Soyons terribles et l'univers nous obéira.

La fée Morgane, amie de Merlin, arriva à ce moment dans la forêt. Elle était vieille et laide.